

Les chiens de garde de Paul Nizan

Luc Villemaire

Volume 11, numéro 1, avril 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/203248ar

DOI : [10.7202/203248ar](https://doi.org/10.7202/203248ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN 0316-2923 (imprimé)
1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Luc Villemaire "Les chiens de garde de Paul Nizan."
Philosophiques 111 (1984): 175–184. DOI : [10.7202/203248ar](https://doi.org/10.7202/203248ar)

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

INTERVENTIONS

LES CHIENS DE GARDE DE PAUL NIZAN

par Luc Villemaire

INTRODUCTION

Connaissez-vous Paul Nizan ? Seuls quelques érudits ou étudiants zélés en philosophie auraient pu répondre affirmativement à cette question. Avec trente-cinq années de vie (il naît en 1905 et meurt en 1940), il n'eut peut-être pas le temps de bien laisser sa marque parmi ses contemporains. C'est pourtant avec Jean-Paul Sartre et Raymond Aron qu'il entreprend, pour une seule année, l'École normale. De 1925 à 1927, il séjourne à Aden en Arabie. Dès son retour en France, il s'inscrit au Parti communiste français et quitte l'enseignement pour l'écriture journalistique et littéraire, qu'il voit comme un moyen d'énoncer et de dénoncer. À travers son œuvre transpirent des questions de fond posées aux intellectuels et au mouvement socialiste. Nizan quitte le P.C.F. suite au pacte germano-soviétique, après quoi il est tué au front français¹.

L'œuvre de Paul Nizan, qui comprend sept ouvrages majeurs, est soulignée par *Les chiens de garde* (de la bourgeoisie). Il s'agit d'un pamphlet écrit en 1932 et qui vise les philosophes universitaires. Le texte présente en gros sa définition des fondements philosophiques, de même que sa vision de la pratique philosophique. Mais c'est surtout une tentative de provocation qui affiche un credo, partisan d'une logique léniniste.

À l'heure de la déconfiture de la pratique militante léniniste, soulignée récemment au Québec par les dissolutions suc-

1. Paul ROBERT : *Le petit Robert 2* ; Paris, Société du Nouveau Littéré, 1977 ; page 1326.

cessives de l'organisation EN LUTTE ! et du Parti Communiste Ouvrier, il est d'augure de reprendre l'argumentation de Paul Nizan pour l'exposer à la lumière des multiples recherches sociologiques qui se sont inscrites depuis lors sur les problèmes organisationnels et ceux de la pratique militante. Car combien de personnes, décrochées de l'évolution réelle des sciences sociales, croient encore au discours classique du léninisme ? Combien de structures reproduisent encore, à l'aide de ce discours, de nouvelles formes de domination ? À quelle largeur réelle est encore appliquée l'analyse que fait Paul Nizan de la « pratique révolutionnaire » ? Bref, et surtout, quelles conséquences de telles idéo-logiques, tant appliquées depuis lors, ont-elles eu sur le champ philosophique ? Quelles réelles influences Paul Nizan a-t-il eu sur la pratique philosophique ?

C'est pour contrer une fois de plus cette perdurable tendance, à l'odeur de chair divine, qu'une synthèse-critique du texte *Les chiens de garde* de Paul Nizan doit tenter de défaire ce carcan qui étouffe depuis des décades entières les réflexions et les recherches sur la manière d'arriver à un monde juste.

DÉVELOPPEMENT

Synthèse

Paul Nizan débute en opposant à « la »² philosophie une vision « des » philosophes. La première est l'illusion d'une définition univoque d'une philosophie homogène et unitaire remplie de bonnes volontés, qu'une vocation vertueuse oblige à la « reconnaissance » et à la « gratitude » populaire. À cette définition s'oppose celle de philosophies contradictoires, exprimant des luttes de tendances entre les bonnes et les mauvaises philosophies. « La » philosophie n'est rien d'autre qu'un « exercice de mise en forme » sans matière précise ou règle donnée ; c'est une « entité du discours » au dessein du pouvoir intellectuel. C'est pourquoi Nizan propose de passer par la voie du réalisme plutôt que par la voie de l'intelligence pour définir ce qu'il entend par sa vision des philosophes.

2. Les guillemets sans référence qui se glissent tout au long du texte distinguent des expressions textuelles utilisées par Paul Nizan même.

Il existe à la source une « philosophie idéaliste qui énonce des vérités ». Elle ne parvient pas, à cause de la réduction de son exercice, à aborder des « questions véritablement philosophiques » au sens de Nizan, c'est-à-dire le rapport au réel, à l'humain, et non au conceptuel, à l'abstraction. Il dit d'ailleurs que « les simples têtes humaines ne sont pas à l'aise dans le ciel glacial des idées ».

Cette philosophie idéaliste, dont il est possible de se demander à quoi elle peut bien servir, est déterminée par des fondements matérialistes. Les postulats de la philosophie sont la « permanence des conditions de la pensée » et la pureté de la Raison. Paul Nizan voit en ces postulats une forme de contre-objectivité, au sens de l'objectivité comme un réel à l'extérieur de l'existence de la conscience, de la connaissance.

Les différences capitales qui séparent les mondes contemporains de chaque philosophie interdisent aux philosophes d'attribuer des sens homogènes aux diverses expressions de la pensée générale.³

Pour Nizan, il existe un déterminisme de la matière sur l'idée. C'est à travers ce déterminisme que peut s'expliquer l'existence de philosophie idéaliste.

Paul Nizan considère qu'il existe « deux espèces de philosophies » ; celle de « la connaissance du monde » et celle de « l'existence des hommes ». La première est en fait l'étude épistémologique, que Nizan appelle « Logique générale » et à laquelle il confère une légitimité pour ses rapports savants-philosophes, spécialistes-tenants de classe, observateurs-chercheurs. La seconde est la morale, qui se consacre à « formuler des jugements d'existence » sur l'ordre de la vie humaine, et à « exprimer des volontés » ou des prescriptions, en croyant que « l'Esprit conduit le monde ». Cette vision des choses est pour Nizan loin des Hommes, loin du réel, et est donc à combattre pour la mettre au pied du mur.

Pour Nizan, certaines réalités « objectives » ne trompent pas :

3. Paul NIZAN : *Les chiens de garde* ; Paris, François Maspero, 1932 ; petite collection maspero, numéro 10 ; 159 pages, page 27.

(. . .) il existe des oppresseurs et des opprimés. Et des gens qui profitent de l'oppression et d'autres qui ne sont pas tranquilles lorsqu'ils savent qu'elle existe.⁴

Les philosophies distinguent les classes sociales des oppresseurs et des opprimés. La philosophie des oppresseurs, celle du moralisme, obnubile son objet par des masques, des façades et des finesses. La philosophie des opprimés, celle du « réalisme », cherche des voies de libération. Il n'existe pas de philosophie neutre, puisque toute affirmation, toute proposition est un choix, une prise de parti, qu'elle soit consciente ou non. Or la philosophie des opprimés rejoint à fortiori les opprimés eux-mêmes, que Nizan identifie on ne peut plus clairement : « (. . .) le prolétariat devenu en cent ans le seul représentant et la seule masse des opprimés ». Les philosophies décantées par ces deux oppositions se rejoignent cependant par cette même volonté de chercher « à établir et à justifier des vérités spirituelles conformes à certains types d'existence temporelle ». Sous cette même volonté, la philosophie des oppresseurs et la philosophie des opprimés représentent, selon Nizan, le clivage fondamental qui embrasse l'ensemble des options, des prises de parti possibles, jusqu'au choix de ne pas choisir.

Paul Nizan conclut sur une note provocatrice (propre à la conjoncture qui motive la rédaction de son texte) en posant le défi du choix qu'il afflige aux penseurs et philosophes. La seule philanthropie qui ne lui paraisse pas fausse se trouve dans l'action, la pratique utilitaire qui se lie au monde réel, à l'humain, et non à un pseudo-humanisme qui recèle une misanthropie extrême. L'idée de Nizan rejoint ici la XI^e thèse de Karl Marx contre Ludwig Feuerbach, qu'il complète par cette citation de Marx sur le rôle de l'intellectuel, du philosophe, du chercheur, du militant :

Nous ne faisons pas autre chose que lui (le monde) montrer pour quels buts il lutte en réalité. Il faut qu'il acquière la conscience de lui-même, même s'il ne le veut pas.⁵

Pour Nizan, il n'y a qu'un modèle de philosophie qui corresponde à la philosophie des opprimés, aux idéaux de Marx : « le

4. IBID ; page 39.

5. IBID ; page 121.

type vers lequel tend le philosophe des exploités est celui du révolutionnaire professionnel de Lénine ». Cette philosophie révolutionnaire tire toute son efficacité d'un « commerce pratique avec les institutions du prolétariat ». C'est par cette seule pratique « modeste » et patiente que s'incarne, selon Nizan, la philosophie :

Le technicien de la philosophie sera l'homme du parti. La moindre assemblée syndicale comporte plus de points d'application de la pensée concrète qui est la véritable philosophie.⁶

Devant cette « véritable » philosophie fait face, aux yeux de Nizan, une véritable décadence des philosophies bourgeoises, qui entraîne malgré tout des rapports de force. C'est à cause de ces rapports de force que les nouveaux penseurs et philosophes sont acculés au choix du clan auquel ils appartiendront, et qui orientera leurs pratiques et leurs cheminements théoriques.

ÉVALUATION

La lecture de Paul Nizan ouvre la voie de l'évaluation à quatre thèmes principaux : la question du réalisme contre le moralisme ; la question du discours de clivages et le cas du léninisme ; la question du pouvoir et du rôle des intellectuels ; et la question propre du sort de la philosophie.

Nizan, tout en proposant un réalisme objectif et matérialiste pour évaluer le monde, échappe aux propres limites qui se dressent en carcan devant sa réflexion. Limites théoriques, méthodologiques et analytiques, elles prennent avant tout leur essence d'un idéalisme profond. Nizan croit qu'il suffit de dire les choses pour qu'elles puissent se rapporter au réel. Pourtant ce « réalisme » n'est qu'une autre forme de moralisme, producteur de vérités qui découpent le réel de manière à servir une certaine vision du monde. Nizan touche d'ailleurs à cette assertion, sans toutefois remarquer qu'il procède au même exercice, à la même mise en valeur des options diverses. Dans la mesure où le réalisme est l'approche bonne, alors que le moralisme est l'approche mauvaise, il s'agit encore là d'une autre forme de moralisme. Mais ce moralisme de Nizan est articulé selon des

6. IBID ; page 122.

tendances de classes que des conditions objectives d'oppression déterminent. C'est ainsi que Nizan construit son propre clivage entre les bons et les méchants.

N'est-ce pas réduire le réel à une profonde abstraction simpliste ? Nizan représente un type de discours qui décrit le réel comme une simple division antagoniste de forces s'affrontant entre elles pour la domination. Trop souvent l'être humain se réfugie dans des formules explicatives, tirées de vies entières de recherches, pour les détacher irrémédiablement de leurs essences premières et du réel qu'elles osaient interpréter, et les résumer à n'être que des plates-formes sécuritaires et séculaires, reproductrices et productrices de dominants. Rien n'est plus complexe que le réel, et si certains prétendent pouvoir y toucher, tous les savants de ce monde ont reconnu leur ignorance. Aussi est-il trop facile de voir s'ériger tout au long du XX^e siècle des discours de clivage à saveur de science qui n'ont produit qu'un moralisme servant la montée de nouveaux groupes de dominants au pouvoir humain. Il en est ainsi des intellectuels.

Déjà bien avant Paul Nizan, d'aucuns attribuaient comme idéologie des intellectuels le socialisme, servant comme moyen à ces derniers de s'imposer en nouveaux dominants⁷. Des études plus récentes ont défini l'intellectuel dans ses rôles politiques comme « Gardien du Seuil », moraliste protecteur et conservateur⁸. Les intellectuels, qu'on peut définir comme producteurs de normes, chercheraient à « imposer leur définition des normes de production légitimes », de manière à dominer les rapports d'imposition⁹. Somme toute, il est loin le temps où l'intellectuel pouvait se voir comme porte-parole désintéressé au service des opprimés, sans faire face aux contradictions qui expriment son allégeance sociale à cette classe qui est la sienne. À cette nouvelle classe montante, tous les moyens sont bons pour atteindre les leviers du pouvoir, même le ralliement aux masses, même les finesses, les façades, les masques. Pas toujours

7. Jan Waclaw MAKHAISKI : *Le socialisme des intellectuels* ; Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; coll. Points série Politique, no 102 ; 257 pages.

8. Seymour Martin LIPSET ; Aso Ke BASU : « Des types d'intellectuels et leurs rôles politiques » in *Sociologie et société* ; Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. 7 no 1, mai 1975 ; pages 51 à 89.

9. Michèle LAMONT : « Le pouvoir des intellectuels » in *Politique* ; Montréal, Société québécoise de science politique, vol. 1 no 1, janvier 1982 ; pages 19 à 46.

de manière consciente, cynique, ils vont chercher par leurs engagements sociaux une manière de servir l'amélioration de leurs propres conditions objectives. Si des luttes de tendances — de classes dis-je — existent pour des enjeux aussi majeurs que la détermination des rapports de production sociale, la classe médiane que sont les intellectuels ne représente que ses propres intérêts, n'utilise d'ailleurs que les instruments qui lui sont propres. L'exemple du siècle se retrouve dans le parti léniniste.

Avec le développement des sciences humaines et sociales, on a vu à travers certaines études et recherches que la réalité objective ne se réduit pas à la matière, au monde sensible, à l'approche positive ou empirique. Un ensemble de conditions qui échappent à ces modes d'analyses déterminent ce qui semblait être « l'irrationnel »¹⁰, le négligeable, le non-signifiant, et qu'on finissait toujours par attribuer à la nature humaine ou au hasard. Ainsi le parti léniniste, qui prétendait à la justesse scientifique comme essence à un processus révolutionnaire, a néanmoins reproduit malgré lui un idéalisme chevronné par ses lacunes théoriques, qui n'ont pas empêché les problèmes généraux et intrinsèques aux organisations partisans de surgir, telles les tendances hiérarchiques et oligarchiques¹¹. Aujourd'hui le processus de ces tendances est connu et mis à jour¹². Les « institutions du prolétariat » n'y échappent pas, d'autant qu'elles ont subi une forme de récupération en faveur de la reproduction de l'ordre social, qu'il s'agisse des organisations partisans¹³ ou des syndicats¹⁴. C'est s'illusionner donc de penser que ces « institutions » sont par vocation naturellement progressistes ou même révolutionnaires. De même c'est s'illusionner de penser que la pratique d'interventions en assemblées est un exercice de pure démocratie, qui entraîne une participation directe générale et égalitaire produisant un perpétuel enrichissement de la pensée collective, car d'autres études ont dévoilé les conditions objec-

10. « L'irrationnel, ce n'est seulement qu'une partie du rationnel dont nous n'avons pas encore saisi le fonctionnement ». Herbert MARCUSE : *L'homme unidimensionnel* ; Paris, Éditions de Minuit, 1968 ; page 273.

11. Roberto MICHELS : *Les partis politiques, essai sur les tendances oligarchiques des démocraties* ; Paris, Flammarion, 1971.

12. Albert MEISTER : *La participation dans les associations* ; Paris, Éditions ouvrières, 1974.

13. Moisei OSTROGORSKI : *La démocratie et les partis politiques* ; Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; coll. Point série Politique no 100 ; 306 pages.

14. Victor LEVANT : *Capital et travail* ; Montréal, Éditions L'Étincelle, 1978 ; 348 pages.

tives qui déterminent l'accessibilité très relative de la participation sociale et politique¹⁵. Loin d'être dénuée d'intérêt, la pratique militante cache des formes de rétributions autant matérielles que symboliques¹⁶. Bref, le parti léniniste, n'ayant pu analyser ces données en partie à cause de son cadre théorique, n'a pas vu qu'en instituant par lui-même la profession de la politique, il n'a réussi qu'à produire une nouvelle forme de structure de domination, favorable aux conditions des intellectuels. Paul Nizan tombe dans ce guêpier du professionnalisme, à cause de sa vision très limitée du réel.

Une telle évaluation du texte de Nizan pose un sort à la philosophie. *Les chiens de garde* ne constitue en fait qu'une autre brillante démonstration de l'inévitable moralisme que ne peut que produire le « métier philosophique », le « technicien de la philosophie », le professionnel philosophe. Personne n'est plus purement un intellectuel que le professionnel philosophe, dont le métier est de penser et de réfléchir le monde. Comme cette forme de production n'a rien de lucratif aux yeux du Capital, hormis lorsqu'elle est orientée dans le sens du développement technologique qui supporte l'économie capitaliste, elle se trouve constamment menacée par les structures du système mondial¹⁷. On la retrouve donc à l'initiative de l'instauration des nouvelles formes d'organismes de pressions. Les intellectuels se construisent ainsi un champ¹⁸ où leurs actions jouent en leur faveur. Cette mise à jour fait de « la » philosophie un lieu de luttes concurrentielles (ou « champ ») où « les » philosophies se disputent la conquête du monopole du pouvoir sur le champ. Ainsi Paul Nizan contribue au débat qui se tient autour de cet enjeu, et réduit la philosophie à la praxis intellectuelle de la manipulation et de l'imposition d'un type de langage et d'un type de pensée sur les masses. Il n'a pas vu que cette pratique philosophique, qui veut s'opposer à une philosophie des

15. Daniel GAXIE : *Le cens caché, inégalités culturelles et ségrégation politique* ; Paris, Éditions du Seuil, 1978.

16. Yvon BOURDET : *Qu'est-ce qui fait courir les militants ? Analyse sociologique des motivations et des comportements* ; Paris, Stok, 1976.

17. Daniel HOLLY : *L'U.N.E.S.C.O., le tiers-monde et l'économie mondiale* ; Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1981 ; pages 14 à 22.

18. Pierre BOURDIEU : *Questions de sociologie* ; Paris, Éditions de Minuit, 1980 ; collection « Documents » ; 268 pages.

opresseurs, n'est en réalité rien d'autre qu'une autre forme de domination.

CONCLUSION

Le texte *Les chiens de garde* de Paul Nizan propose de briser l'idée de « la » philosophie pour « les » philosophies, de manière à faire ressortir les luttes de tendances qui font de la pratique philosophique une dynamique. Si la philosophie idéaliste semble dominer, elle peut être par contre facilement démasquée au regard du déterminisme matériel, qui dévoile sa tendance moraliste. À cette tendance s'oppose celle du réalisme, qui met en lumière les rapports de force existant entre oppresseurs et opprimés. Cette tendance, qui se rallie aux opprimés eux-mêmes, tout en s'incarnant dans le léninisme, oblige les philosophes à prendre parti, à faire le choix du clan auquel ils doivent adhérer : celui de la bourgeoisie (les méchants) ou celui du prolétariat (les bons).

On peut évaluer le réalisme de ce texte de Paul Nizan comme une autre forme de moralisme. Il s'agit d'un type de discours de clivage très populaire au XX^e siècle, articulé de manière à servir les intellectuels. La science de ce discours se réduit à la maîtrise relative d'un langage d'autorité, d'où les intellectuels tirent tout leur pouvoir. Le parti léniniste est alors par excellence l'exemple d'une organisation pensée et structurée de manière à servir les intellectuels, pour que ceux-ci dirigent et contrôlent, selon leur légitimité de compétence et de délégation, l'ensemble du cheminement du parti. Le fait que Paul Nizan voit en ce parti la « véritable philosophie » pousse sa vision de l'objet philosophique dans un bien maigre exercice. Cette orientation réduit le concept de philosophie à une pratique partisane. Par contre, elle procure au champ philosophique un lieu sécuritaire où la reproduction des idées et le monopole du pouvoir leur sont assurés, et où il devient même possible de penser à la professionnalisation du rôle du philosophe.

Or cette professionnalisation, basée sur un clivage institué, entraîne une baisse tendancielle de la qualité et de la diversité des réflexions philosophiques. Cette baisse est signe d'un nivelage progressif des tendances, tous les discours se ralliant de gré ou de force aux pôles institutionnalisés. Le processus en arrive

maintenant à une pure et simple baisse quantitative de la pratique philosophique.

Si chercher est le second acte de l'intelligence humaine, penser et réfléchir en constituent le premier, et lui n'a point besoin de s'assujettir à des axiomes, sans quoi il devient lettre morte. Le triste champ philosophique se charge d'encadrer, d'orienter et de limiter la pratique philosophique. Nizan proposait de choisir, mais dans des modalités restreintes à l'articulation polarisée du champ philosophique. S'il faut qu'il y ait un choix, je dirais que tous ces éléments entraînent à une proposition finale :

Universaliser la pratique philosophique passe par la destruction du champ philosophique.

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal.